P. P.
1018 Lausanne 18

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

135

27 novembre 2010
paraît cinq à six fois par an
vingt-quatrième année

«Strč prst skrz krk !»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Agitation gustative

Des chroniques joliment mijotées

VOILÀ un petit éditeur qui semaine après semaine attend les jeudis. Depuis qu'il a pour profession de tripoter des livres, tous les jeudis il achète *Libération* pour son cahier Livres, afin de peut-être vérifier qu'une fois encore on n'y commente pas le dernier ouvrage qu'il vient de faire paraître… Un jour, sûrement que l'heure du repas était proche –affamé, on est bien vulnérable– après la lecture de quelques comptes rendus il s'avise d'entamer, puis de dévorer la chronique *Les foodingues*, de Jacky Durand, dédaignée jusqu'alors. Depuis, l'éditeur ne sait plus pour quelle raison au juste il se rue tous les jeudis sur *Libé*…

La recette de ces chroniques culinaires ? En premier lieu, Jacky Durand est un champion de l'antipasto littéraire. Avant d'en arriver au fait-tout, Durand évoque par exemple, avec tendresse, le charme de sa vieille balconnière en terre cuite dans laquelle ce citadin soigne quelques tiges de ciboulette et de «pimpantes capucines» visitées par des abeilles. Cette culture éloignée du sol lui signale aussi les changements de saison ; elle lui indique quand passer de la pomme de terre primeur à la tomate estivale, puis au coing confit au miel.

Que manger le jour avant la fin du monde ?

Avant de nous initier au traitement de rondelles de saucisse de Morteau gratinées au bleu de Gex ; à la ficelle Picarde ; au dolmas ; à la bohémienne de légumes glacée à la menthe et coulis de poivron ; au parmentier de queue de bœuf, l'auteur rappelle l'histoire du pique-nique, nous dit tout sur la bonnotte de Noirmoutier (une pomme de terre), cite Simenon –*«La bonne cuisine, c'est le souvenir»*–, tente le pari de faire ses courses avec 10 euros, fait l'éloge du chou qui nous rend l'hiver aimables, remarque que *«le vin de noix est une boisson de faits divers qui se prépare à l'orée de l'été.»*

La manière d'apprêter les mets, de se nourrir démontre bien sûr une manière d'être au monde, et la philosophie de cuisine en vaut d'autres. Certains mets permettraient de parvenir à des altitudes nirvaniennes : *«Si demain c'était la fin du monde, qu'emporteriez-vous au fond de votre musette ? Goûtez quelques noix avec unorceau de comté et un verre de vin jaune, et vous aurez atteint l'essentiel avant d'affronter la nuit des temps.»*

Attentif à la poésie du quotidien, sensible, solidaire des gens de peu connaissant leurs conditions de vie, Jacky Durand revisite la cuisine populaire, rurale, d'autrefois, celle qui s'épanouit dans d'antiques chaudrons. Ces plats saisis vivement ou mijotés avec sentiment sont destinés aux amis, aux enfants, aux amantes, aux ex-amantes que l'on se plairait à séduire à nouveau, que l'on invite pour voir si… ; si ces dernières manquent au rendez-vous, le lapin mitonné sera dégusté en solo –avec regrets certes, mais également avec un certain plaisir : la solitude n'exclut pas toujours l'appétit ni la gourmandise.

De la joie d'être un simple lecteur

Notre éditeur du premier paragraphe se met à saliver : «Rassemblons ces textes pour en confectionner un joli livre qui ajoutera de la saveur à mon catalogue !» Hélas, une rapide vérification sur l'internet le fait déchanter. Le livre est paru, il y a quelques semaines à peine !

Mais de tout drame naît un bienfait, philosophe-t-il à sa table de cuisine éditoriale. Ainsi a-t-il pu lire ce livre sans le publier, plus rapidement qu'espéré, sans l'effort d'y travailler, avec en surplus comme l'agréable sentiment d'être invité chez un ami fin gourmet.

C. P.

Jacky Durand
Cuisiner, un sentiment
Carnets Nord, 2010, 245 p., Frs 31.20
Entre les jeudis, on retrouve les chroniques sur http://www.liberation.fr/foodingues,99773

Alphabet politiquement correct

La consonne interdite

Guichets de l'office de poste de Saint-François, Lausanne, 27 septembre 2010

(Annonce)

Samedi 18 décembre
à la librairie Basta !-Chauderon
à partir de 11h30

Grand Prix du Maire de Champignac 2010

Candidats et bulletin de vote en page 8

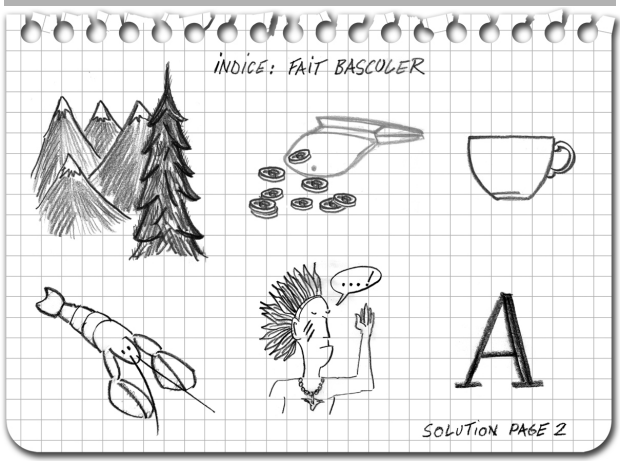
Apéro de Noël
des librairies Basta!, dès 11h00

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 125
1018 Lausanne 18
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch

Abonnement :
Frs 25.–
au CCP 10–22094–5
Prix au numéro :
Suisse : 4.35 francs
Europe hors zone franc : 2.90 €

Collaborèrent à ce numéro :
lA broutille de service
Charles Chopin
François Conod
Claudio Fedrigo
Alain Freudiger
Gil Meyer
Oncle Maggi
Jean-Jacques Marmier
Henry Meyer
Claude Pahud
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gamay
Cédric Suillot
Marcelin Switch
Jean-Pierre Tabin

Rébus de la société

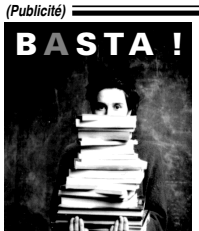


Distinguez-vous : offrez
LA DISTINCTION
à vos parents, proches, amis et ennemis
Abonnement-cadeau : frs 12.80

Les pavés de l'été — **par Charles Chopin**

(Publicité)

BASTA !



Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax : 625 52 34 / E-mail : chauderon@librairiebasta.ch
Ouvertures : LU 13h30-18h30, MA-ME-VE 9h-18h30, JE 10h-18h30, SA 10h-17h00
Librairie Basta ! - Dorigny, Anthropole, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : LU-ME 9h-17h, JE 10h30-17h, VE 9h-16h00

Courrier des lecteurs

Enthousiasme

En voilà une idée qu'elle est bonne! Je veux dire la suggestion émise par votre collaborateur dans son «Appel au lectorat»: le brouillage aléatoire et systématique des signatures, l'enfumage total. Chiche! Cela vous permettrait d'enfin réaliser le pastiche que tout le monde attend: celui de *La Distinction*. Vous pourriez baptiser ce hors-série *L'Indistinction*. Et le plus fortiche, c'est que ce pastiche serait indécelable, sauf par les connaisseurs en acrobaties et voltiges stylistiques. J'en frétille déjà; serais-je seule à frétiller?

Solène Cathala,
de Châlons-sur-Marne
(France)

Vous n'êtes pas seule à frétiller. Une partie du lectorat est plutôt pour, l'autre non. Nos vieux abonnés sont contre. Résolument. Vous savez ce que c'est, on a ses habitudes et ses têtes: on aime à vilipender celui-ci, vitupérer celle-là... Notre hommage aux circassiens. [*réd.*]

Qui répond append: que connaît-on de la chanson?

J'ai la triste impression, Monsieur le rédacteur, que vous laissez s'exprimer des aigreurs hors de propos. Il ne suffit pas de décider que les lecteurs sont libres d'émettre toutes sortes d'humeurs plus ou moins nostalgiques et de nostalgies plus ou moins bien assumées. Ainsi, lorsque l'un vient nous abreuver de son expérience musicale et de ses souvenirs d'enfance, on est porté à penser que les idiosyncrasies s'invitent dans vos colonnes, et ce sans aucune limite.

Et si pour ma part, je vous parlais de mes dilemmes d'adolescent? Ainsi, j'ai éprouvé une grande affection pour les slows d'Aphrodite's Child qui me permettaient, dans la pénombre de la salle de paroisse de mes quinze ans, d'enlacer langoureusement des catéchumènes femelles.

Mais j'aimais aussi bien les Beatles, qui, dans la cave d'une villa péri-urbaine, contribuaient à la consolidation de la «bonne ambiance» de notre classe d'école, si chère aux adolescentes vaguement plus mûres que les garçons mais tout aussi disposées qu'eux aux papouilles en tout bien tout honneur.

Je n'omettrais pas de rappeler ma prédilection pour le «hard rock» (du moins l'appelions-nous ainsi, crois-je me souvenir) de Deep Purple, de Led Zeppelin ou des Doors, supports de ma rage adolescente, qui me voyaient osciller entre larmoiements complaisants sur moi-même et rugissements de rébellion contre le «système», d'autant plus exécrable qu'il était pensé (si je puis dire) pour englober tous les sujets de détestation, du village natal aux professeurs du collège, des parents aux autorités américaines. Je remarque en passant que le trotskisme lémanique semble tabler encore sur de tels agglomérats –mais cela ne m'autorise pas à revenir sur un bref débat qui s'est déroulé dans vos colonnes, portant sur la pertinence qu'il y aurait à porter le dit avatar de la théorie de la IVe internationale au patrimoine immatériel de l'humanité.

J'ajouterais pour couronner le tout une allusion chargée de rancœur à «Hair», terrible comédie musicale qui dévaste tout sur son passage, à la fois la guerre du Viet-Nam et l'opposition à celle-ci et qui redevient ce qu'elle a sans doute toujours été: une comédie musicale de fond de tonneau, sans intelligence autre que celle, mélodique, qui fait se succéder les uns aux autres des «tubes» inconsistants.

Si je vous disais tout cela, ne trouveriez-vous pas que le narcissisme adolescent subsiste fort avant dans l'âge adulte? Vous auriez raison de porter un tel diagnostic, et je vous épargnerai, hors ces exemples cursifs, de plus grands épanchements. Si seulement M. Roby Bovet avait été saisi d'un scrupule de cette veine, il nous aurait évité de devoir lui répliquer.

Et si, à son tour, votre chevrier de Juriens s'était évité de convoquer tout le diable hégélien et son train pour une exégèse filandreuse à la fois de M. Bovet et de M. Ferré, j'aurais pu à mon tour éviter d'ajouter cette dernière phrase à ma missive réprobatrice.

Daniel Bosseigle,
banlieue de Berne

Qui re-répond ré-append

Dans votre dernière livraison, un lecteur parfaitement rétrograde geint en suggérant que vous placiez votre courrier des lecteurs en page 3 de votre revue, plutôt qu'en page 2. Sur un point, je puis lui donner raison, c'est que la page 2 est inappropriée pour cette rubrique; d'ailleurs les plus grands quotidiens de notre coin de pays ont depuis longtemps renoncé à cette disposition malheureuse: vous rappelez-vous seulement de la décennie où notre immense journal local, dont le nom comporte un chiffre supérieur à 20 et une unité de temps plus longue que la minute, pratiquait de la sorte?

Pour le reste, je ne peux qu'exprimer mon profond désaccord avec sa vision passéiste. Je vous avais écrit pour vous dire de vous débarrasser de votre courrier des lecteurs, outil suranné et complètement fallacieux de simulacre de communication avec l'opinion publique.

Vous n'aviez rien trouvé de mieux, pour ajouter à l'insulte, que de publier cette importante contribution dans votre courrier des lecteurs (il s'agissait de votre numéro 49, daté du 2 septembre 1995). Dont acte. Je constate néanmoins que la question resurgit, et c'est tant mieux car lorsque j'aborde un sujet il est opportun que celui-ci ne soit pas simplement mis sous le boisseau.

Cessez donc, quoi qu'en dise la plèbe, quoi qu'en dise votre correspondant dans votre dernière livraison. L'opinion publique est bien mieux transcrite, produite, traduite et confortée conformément à l'intelligence, lorsqu'elle est prise en charge par des professionnels, et en particulier par des professionnels compétents. Ceux-ci ont pour accomplir ce travail herculéen toutes sortes de moyens excellents et modernes, comme les sondages express et les micro-trottoirs, qui leur permettent d'aller sur le terrain sans s'encombrer de la fastidieuse prose des lecteurs, et de leurs prises de position pseudo-élaborées et difficiles à intégrer dans des problématiques simples et véritablement communicables.

À ce titre, et sans fausse modestie, je puis dire que ma contribution n'a pas été vaine, lorsque l'on voit l'évolution des vrais médias dans ce coin de pays. Tant les journaux que les chaînes de télévision, qui ont compris l'usage que l'on peut faire du sms, fournissent un exemple éclatant de leur recours aux réflexes basiques des citoyens. S'agissant d'une presse un peu moins experte, comme celle dont vous fournissez un pitoyable exemple, la marge de progression reste considérable. Et malheureusement, en maintenant des rubriques comme celle dont il est question ici, je me dois de constater que vous n'allez pas dans le bon sens.

Bertil Pilet-Gallaz,
inscrit au RP, Lausanne

Ponctuation

Une petite question de curiosité: la ponctuation qui ponctue les lettres de lecteur de votre courrier, est-elle due aux épistoliers ou à votre réécriture?

Si par hasard vous ne retouchiez pas les points-virgules (surtout eux) et autres tirets, je voudrais me relancer dans une étude systématique de votre courrier, sous cet angle bien particulier.

Dans l'attente de votre réponse, je vous prie, Monsieur le rédacteur, d'agréer l'expression de mes sentiments très distingués.

Maude X,
actuellement en voyage
en Europe de l'est

Nos correspondants sont nos hôtes. Par principe, nous respectons leur pensée, aussi confuse soit-elle. [*réd.*]

Devoir de souvenirs de vacances

Communauté de communes du plateau de Nozeroy, Franche-Comté, les 3 et 4 octobre 2010

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à La Distinction et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre précédente édition, le second polar de Daniel Abimi, *La Villa des Supplices (Défouraillages sans termaillages)*, annoncé chez Bernard Campiche, était une pure imposture, visant uniquement à encourager l'auteur à persister dans la poursuite de son œuvre.

LES ÉLUS LUS (CIII)

La solution Tellvetic

On ne lit jamais les interviews et discours de la Présidente sous prétexte que sa fonction et son appartenance politique l'empêcheraient d'être originale.

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE

MARCELLE REY-GAMAY

On a tort; je vais démontrer l'extraordinaire modernité de sa pensée grâce à des extraits de l'interview qu'elle a accordée à un journaliste du *Temps* (23 octobre 2010).

Les échanges simplifiés

À la question du journaliste…

– *Ne craignez-vous pas que l'anglais soit un jour notre seule langue commune?*

…la présidente de la Confédération répond:

– *Non.*

Jouons à deviner pourquoi. Première hypothèse: «Non, il n'y a pas de risque qu'elle devienne notre langue commune.» Deuxième hypothèse: «Non, ça ne me gêne pas que l'anglais devienne notre langue commune.»

Nous avons tout faux, puisqu'elle ajoute:

– *Bien sûr, grâce à la musique anglo-saxonne, il est plus facile aux jeunes de communiquer en anglais et de s'entendre au niveau global.*

En d'autres termes, elle a voulu dire: «Non, c'est déjà la langue commune des jeunes. Il n'y a qu'à attendre une génération pour qu'elle devienne la langue commune de tous les Suisses.»

L'enseignement facilité

– *Pour les jeunes* [suisses-alémaniques], *l'anglais est plus facile à apprendre. Plus facile que le français. Commencer très jeune par la langue que l'on préfère facilite l'accession à une autre langue comme le français, par la suite.*

L'utilité de l'anglais pour la vie professionnelle future n'était qu'un prétexte; on apprend l'anglais pour éviter d'apprendre une langue plus difficile. Enfin quelqu'un ose dire tout haut ce que tout le monde pense: l'enseignement doit s'adapter à l'évolution et aux valeurs de la société actuelle et rechercher la facilité. En revanche on peut lui reprocher de faire croire qu'un apprentissage facile pourrait «faciliter» l'accès à un apprentissage difficile. Déjà contestable dans son principe, cette idée laisse penser que la facilité n'est pas le but en soi de la vie et qu'elle ne fait que masquer les difficultés à venir. On n'ose pas imaginer les dégâts psychologiques qu'entraînerait l'apprentissage d'une langue difficile par de petits humains élevés en Schwytzertütsch pour consommer en Basic English.

La solution africaine

C'est lors d'un voyage en Afrique que la Présidente a trouvé la solution pour que nos langues survivent tout de même un peu et cela sans attenter au sacro-saint principe de facilité.

– *J'ai été fascinée de voir comment au Cameroun, radios ou journaux passent sans problème du français à l'anglais. Et ce serait un beau défi si cette idée prenait corps en Suisse.*

Au lieu de mener un combat d'arrière-garde pour garder la pureté de nos langues nationales et de nos dialectes tribaux, il suffit de laisser leur métissage avec l'anglais s'opérer naturellement. On obtiendra très vite un niourom, un niutütsch, un niutal, un niurum. Puis peu à peu, grâce au liant de l'anglais, émergera une véritable langue commune, qu'on nommera Tellvetic (mot-valise créé à partir de «tell» –le héros national et le verbe anglais– et de l'adjectif «helvétique»). C'est à Ze Tellvetic Akademi, parrainé par Nestlé (qui a fait d'un mot allemand francisé la plus grande marque suisse et une des plus grandes du monde), que reviendra la tâche de décrire la syntaxe sans la fixer, d'établir un lexique sans le fermer et d'imposer une orthographe phonétique. Cette nouvelle langue ne manquera pas d'intéresser l'Union européenne toujours à la recherche d'un idiome supranational. Adopté par les Flamands, qui pourraient y apprécier quelques jolies sonorités gutturales d'origine alémanique, et par les Wallons, qui à la suite des Romands abandonneraient sans regret une langue sclérosée à l'orthographe irresponsable, ze tellvetic pourrait peut-être même sauver la Belgique in extremis.

M. R.-G.

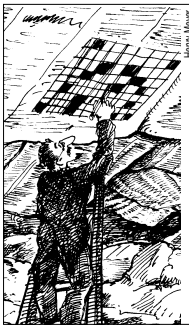
Rébus de la société

Solution de la page 1

Simonetta Sommaruga
(cimes – monnaie – tasse – homard – ugh! – A)

Seul l'abonnement à LA DISTINCTION vous autorise à vous dire distingué Frs 25.– par an, c'est donné!

Solution des mots croisés de la page 7

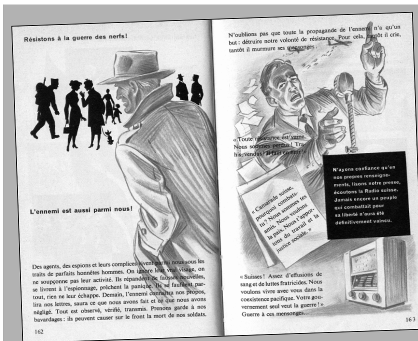


De gauche à droite
1. Washington – 2. intérieure – 3. na – pré – IEC (Cie) – 4. tre – orge – 5. éclaterais – 6. rhénane – NS – 7. tien – lai – 8. HS – aviyait – 9. utilitaire – 10. référentes.

De haut en bas
1. Winterthur – 2. anarchiste – 3. st – Elée – if – 4. hep – annale – 5. inrita – vir – 6. nié – entite – 7. GE – ère – van – 8. tuera – lait – 9. originaire – 10. nécessités.

Traditions helvétiques

La guerre sociale qui se prépare


Résistons à la guerre des nerfs!

L'ennemi est aussi parmi nous!

Des agents, des espions et leurs complices vivent parmi nous sous les traits de parfaits honnêtes hommes. On ignore leur vrai visage, on ne soupçonne pas leur activité. Ils répandent de fausses nouvelles, se livrent à l'espionnage, prêchent la panique. Ils se faufilent partout, rien ne leur échappe. Demain, l'ennemi connaîtra nos propos, lira nos lettres, saura ce que nous avons fait et ce que nous avons négligé. Tout est observé, vérifié, transmis. Prenons garde à nos bavardages: ils peuvent causer sur le front la mort de nos soldats.

162

N'oublions pas que toute la propagande de l'ennemi n'a qu'un but: détruire notre volonté de résistance. Pour cela, tantôt il crie, tantôt il murmure ses mensonges.

« Toute résistance est vaine. Nous sommes perdus! Trahis, vendus! Il faut en finir! »

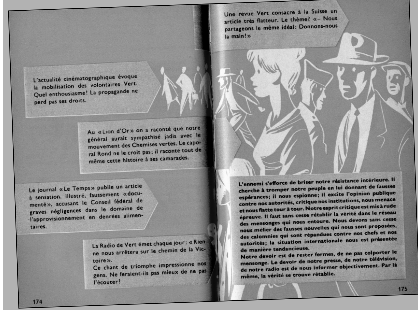
« Camarade suisse, pourquoi combats-tu? Nous sommes tes amis. Nous voulons la paix. Nous t'apportons du travail et la justice sociale. »

N'ayons confiance qu'en nos propres renseignements, lisons notre presse, écoutons la Radio suisse. Jamais encore un peuple qui combattait pour sa liberté n'aura été définitivement vaincu.

« Suisses! Assez d'effusions de sang et de luttes fratricides. Nous voulons vivre avec vous dans la coexistence pacifique. Votre gouvernement seul veut la guerre! » Guerre à ces mensonges...

163

Le livre du soldat, 1959 (deuxième édition), pp 162-163


L'actualité cinématographique évoque la mobilisation des volontaires Vert. Quel enthousiasme! La propagande ne perd pas ses droits.

Au «Lion d'Or» on a raconté que notre général aurait sympathisé jadis avec le mouvement des Chemises vertes. Le caporal Rond ne le croit pas; il raconte tout de même cette histoire à ses camarades.

Le journal «Le Temps» publie un article à sensation, illustré, faussement «documenté», accusant le Conseil fédéral de graves négligences dans le domaine de l'approvisionnement en denrées alimentaires.

La Radio de Vert émet chaque jour: «Rien ne nous arrêtera sur le chemin de la Victoire».
Ce chant de triomphe impressionne nos gens. Ne feraient-ils pas mieux de ne pas l'écouter?

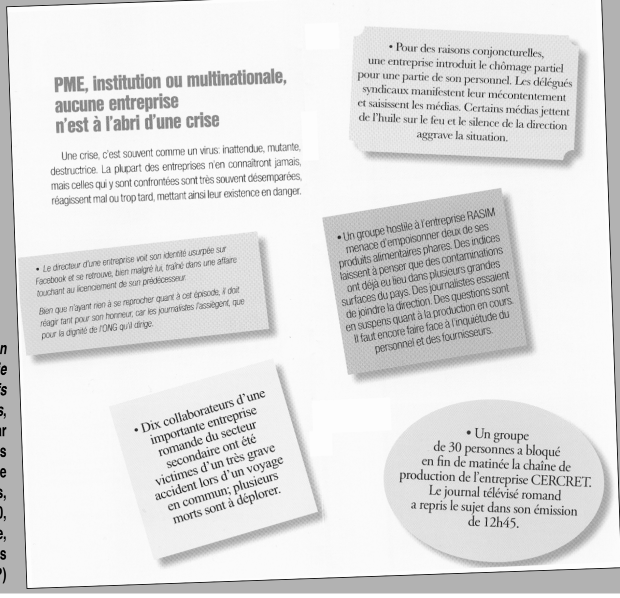
174

Une revue Vert consacre à la Suisse un article très flatteur. Le thème? «– Nous partageons le même idéal: Donnons-nous la main!»

L'ennemi s'efforce de briser notre résistance intérieure. Il cherche à tromper notre peuple en lui donnant de fausses espérances; il nous espionne; il excite l'opinion publique contre nos autorités, critique nos institutions, nous menace et nous flatte tour à tour. Notre esprit critique est mis à rude épreuve. Il faut sans cesse rétablir la vérité dans le réseau des mensonges qui nous entoure. Nous devons sans cesse nous méfier des fausses nouvelles qui nous sont proposées, des calomnies qui sont répandues contre nos chefs et nos autorités; la situation internationale nous est présentée de manière tendancieuse.
Notre devoir est de rester fermes, de ne pas colporter le mensonge. Le devoir de notre presse, de notre télévision, de notre radio est de nous informer objectivement. Par là même, la vérité se trouve rétablie.

175

Défense civile, 1969, pp 174-175


PME, institution ou multinationale, aucune entreprise n'est à l'abri d'une crise

Une crise, c'est souvent comme un virus: inattendue, mutante, destructrice. La plupart des entreprises n'en connaîtront jamais, mais celles qui y sont confrontées sont très souvent désemparées, réagissent mal ou trop tard, mettant ainsi leur existence en danger.

• Pour des raisons conjoncturelles, une entreprise introduit le chômage partiel pour une partie de son personnel. Les délégués syndicaux manifestent leur mécontentement et saisissent les médias. Certains médias jettent de l'huile sur le feu et le silence de la direction aggrave la situation.

• Le directeur d'une entreprise voit son identité usurpée sur Facebook et se retrouve, bien malgré lui, traîné dans une affaire touchant au licenciement de son prédécesseur.

Bien que n'ayant rien à se reprocher quant à cet épisode, il doit réagir tant pour son honneur, car les journalistes l'assiègent, que pour la dignité de l'ONG qu'il dirige.

• Un groupe hostile à l'entreprise RASIM menace d'empoisonner deux de ses produits alimentaires phares. Des indices laissent à penser que des contaminations ont déjà eu lieu dans plusieurs grandes surfaces du pays. Des journalistes essaient de joindre la direction. Des questions sont en suspens quant à la production en cours. Il faut encore faire face à l'inquiétude du personnel et des fournisseurs.

• Dix collaborateurs d'une importante entreprise romande du secteur secondaire ont été victimes d'un très grave accident lors d'un voyage en commun; plusieurs morts sont à déplorer.

• Un groupe de 30 personnes a bloqué en fin de matinée la chaîne de production de l'entreprise CERCRET. Le journal télévisé romand a repris le sujet dans son émission de 12h45.

Gestion de crise, formation à une méthodologie pour dirigeants et chefs d'entreprises, **organisé conjointement par le Centre patronal vaudois et l'Académie de Police de Savatan, Lavey-les-Bains, du 5 au 7 mai 2010, Frs 4'200.– par personne, y c. repas et nuitées (en caserne?)**

Le coin de lA broutille de service

Le jardinier

Le diable cultive les détails dans son jardin secret, suspendu à l'éclosion des cosmos dont il cherche à comprendre les lois. Un œil sur les iris, il louche de l'autre sur les petits pêchers. Une plate-bande de fleurs dans le gazon roussi serpente jusqu'à son cher pommier. L'ondulation du sentier jusqu'au fruitier est l'unique géométrie de cet univers. Le jardin est le chemin (1).

Je suis jardinier: organisateur d'événements qui m'échappent. Ce que je prépare et préserve longuement, un jour s'enflamme sans crier gare, comme de minuscules météores qui me brûlent moi-même, puis me laissent avec un souvenir de chevelures. Lorsqu'une brise effleure les coquelicots et emporte au doigt du vent leurs pétales rubis, mon âme de braise endormie cligne des yeux. Et lorsqu'une ondée délivre du chèvrefeuille les effluves enivrants, mon corps raisonne dans un frisson. J'entends chuchoter mon sang. Les délices du jardin sont les sensations fugaces qu'il nous octroie et dont on conserve les empreintes enlacées à nous comme des liserons. Ces tatouages invisibles fleurissent la peau et sillonnent nos cœurs, s'y installent en rhizomes, desquels resurgiront, plus tard et de manière inattendue, les souvenirs de la chair. Planté dans mon jardin, je vois ainsi accourir parfois les petits rouleaux écumants du passé. Véronique et ses yeux bleuets, Anémone et ses lèvres pivoines, Marguerite et sa peau lys. Julienne la dame, Jacinthe la belle de nuit, Lila lalala. Ces sensuelles estampilles du souvenir se jettent dans les bras d'aujourd'hui et me font renaître de leur fantaisie. Bref.

Je ne sais pas pourquoi j'ai ces pensées, avec tout le boulot qui m'attend. Je dois livrer pour l'inauguration du jardin d'enfants municipal: quarante pots de géraniums. Réparer la *pelouse interdite* de la Rue des Mauvais Voisins, et dénicher des lotus pour le club de yoga. Jusqu'à demain aprèsmidi. Je dois m'éloigner des pensées légères et bosser. Les pensées, surtout les sauvages, sont des fleurs si petites qu'on oublie de les regarder. Pourtant, elles sont des miroirs où l'on peut découvrir à quoi on réfléchit. Les mettre en vase? Elles meurent après quelques heures. Les lier en bouquet? Elles se désagrègent sous l'emprise. Bien sûr les lupins et les campanules, les jonquilles ou les ancolies aussi sont jolies, mais rien à voir avec les pensées, cette espèce de sourire qu'elles ont. Oh, un papillon! Il ressemble à une pensée qui volerait. La présence des papillons ne peut se décréter, on ne peut qu'essayer de rendre le jardin propice à leur venue. Par ailleurs, sauf à les faire mourir, on ne peut s'en emparer. Comme beaucoup de choses finalement. Bref. Ce n'est pas ainsi que je vais avancer. Tiens, il semble que j'ai oublié une commande, là, au bas de la liste. Ça n'a pas l'air grand-chose, une broutille… Voyons-voir, mes lunettes: *Feux*. Mince, j'ai oublié le feu d'artifices pour l'élection du maire! Je n'aurais jamais dû accepter ce mandat. Sous prétexte que j'ai été pyrotechnicien amateur, on me sollicite à chaque occasion. J'ai reçu les caisses d'explosifs hier, elles sont à la remise, allons-y. Il faut surtout vérifier le bouquet final, c'est le plus délicat. L'humidité est la pire ennemie de la poudre; heureusement, j'ai branché le chauffage infrarouge et ouvert les caisses. Bon, tout à l'air en ordre, c'est bien sec, je m'occuperai de ça après midi. Tiens, encore des papillons, ils sont attirés par la chaleur de l'infrarouge. Non! Il y en a un qui grille… Il vole encore… Pas vers le bouquet final!

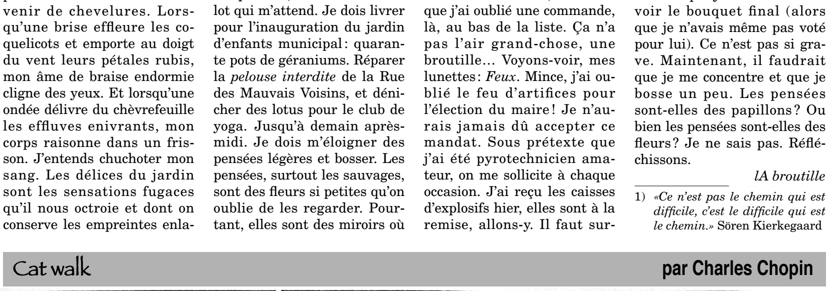
***

J'ai expliqué au maire l'histoire du papillon qui a causé l'explosion. Je sentais le soufre, il regardait mes cheveux roussis fixement, sans rien dire, mais j'ai bien vu qu'il était furieux que j'aie été le seul à voir le bouquet final (alors que je n'avais même pas voté pour lui). Ce n'est pas si grave. Maintenant, il faudrait que je me concentre et que je bosse un peu. Les pensées sont-elles des papillons? Ou bien les pensées sont-elles des fleurs? Je ne sais pas. Réfléchissons.

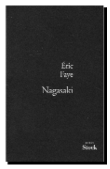
lA broutille

1) *«Ce n'est pas le chemin qui est difficile, c'est le difficile qui est le chemin.»* Sören Kierkegaard

Cat walk **par Charles Chopin**



...mon amour



Éric Faye
Nagasaki
Stock, août 2010, 108 p., Frs 27.80

«Il faut imaginer un quinquagénaire déçu de l'être si tôt et si fort, domicilié à la lisière de Nagasaki dans son pavillon d'un faubourg aux rues en chute libre.» Il est de ces premières phrases qui vous propulsent vers une sorte de climax littéraire. On est d'immédiat saisi par l'envie de faire connaissance avec le personnage.

Shimura-san, dont le portrait est vivement dressé, se présente comme un homme sans histoires et sans histoire. Il vit seul, son quotidien est ordonné, dépourvu d'aspérités, hormis sa haine obsédante du chant des cigales. Il se méfie de toute stimulation parasite, ce qui convient sans doute au bon exercice de sa profession de météorologue, laquelle nécessite la plus grande rigueur si l'on se doit d'anticiper ce qui pourrait causer le désordre. Il navigue sur un rythme lent et systématique, à la façon de ces bureaucrates omniprésents dans les films de Yasujiro Ozu, sinon qu'il refuse d'accompagner ses collègues dans un bar à la sortie du travail, un de ces bars minuscules que Ozu a magnifiés.

Lorsque, abruptement, Shimura se rend compte que les choses commencent à bouger, d'abord chez lui, puis en lui. Les choses doivent être entendues au sens propre: des objets ont été déplacés, oh, à peine, dans la cuisine, plus particulièrement à l'intérieur de son réfrigérateur, que le fabricant a doté du slogan *«always being with you*", frigo hanté, donc; le niveau de liquide dans la bouteille de jus d'orange, vérifié en rentrant du travail, n'est pas celui qu'il avait relevé au matin; *ad libitum* s'accumulent les micro-événements perturbateurs. N'ayant pas l'habitude de recevoir, avec une sœur qui repousse d'année en année sa venue, un père trop âgé, et l'absence radicale du moindre ami hormis ceux qu'il cultive sur le réseau *Facebook*, notre héros est saisi par le soupçon: un intrus aurait qui sait pénétré son espace privé. Sans hésitation, artiste de l'observation patiente propre à un météorologue, Shimura s'équipe d'une *webcam*. Voici de quoi pimenter la banalité de son existence: scruter simultanément le ciel et son domicile.

Les informations provenant du second ne tardent pas à se matérialiser sous les traits d'une femme dont le *«visage n'avait plus sa jeunesse et pour tout dire n'avait guère de charme.»* Shimura dénonce, fissa, l'intruse à la police, qui la capture sans peine. La femme sera condamnée pour violation de domicile et séjournera quelques mois en prison. On ne plaisante pas avec les intrus à Nagasaki.

Des liens, presque invisibles, aux confins de l'intime, empreints d'un délicat souci du quant-à-soi et, si l'on ose dire, du «quant-à-l'autre», se tisseront entre ces deux protagonistes aux parcours si contrastés. Liens dont à regrets le chroniqueur se gardera de dévoiler les contours et les perspectives.

Inspiré, apprend-on, d'un fait-divers qui avait mobilisé la presse japonaise, Éric Faye compose un roman bref et dense, où sont maniés avec finesse les points de vue respectifs de l'homme et de la femme. Jusqu'à un épilogue qui n'en est pas un. La faute au fait-divers sans doute. Le chroniqueur, somme toute emporté mais aussi frustré, attend, en vain certainement, *Nagasaki 2*. *(G. M.)*

L'impossible quiétude

EST-IL personne qui n'ait éprouvé cette bouffée de sérénité, identifiable par une sensation de suspens miraculeux, que diffuse une toile de Vermeer? Dans cette œuvre peu nombreuse, une quarantaine de toiles au plus, *La Laitière,* par exemple, ou *La Leçon de musique*, *La Vue de Delft*, *La Dentellière*, *La Jeune Fille au turban*, *L'Art de la peinture* semblent se dresser telles des bornes milliaires sur la voie royale de la peinture hollandaise du 17e siècle. Cependant, lorsque le 16 mai 1696 une vente organisée dans un hospice d'Amsterdam mit aux enchères, parmi les œuvres d'autres peintres, vingt et un Vermeer ayant appartenu à la collection des opulents Ruijver de Delft, les gains n'eurent rien de mirobolant. Il faudra attendre la fin du 19e pour que Johannes Vermeer (1632-1675) conquière la place qui lui est aujourd'hui reconnue.

Moins médiatisée que d'autres toiles, cette *Jeune Femme assoupie* fut exécutée vers 1656-1657.

Ces renseignements, avec bien d'autres, on peut les extraire du livre magnifique et subtil que Michaël Taylor, professeur d'histoire de l'art et commissaire d'exposition, auteur du fameux *Le Nez de Rembrandt*, consacre au maître de Delft. Livre savant, doté d'un apparat critique détaillé (comportant une chronologie, une annexe *notes et sources*, un inventaire raisonné de la vente du 16 mai 1696), qui présente des analyses fouillées et pénétrantes de certaines toiles retenues pour leur richesse expressive ou les éclairages que permet leur comparaison avec d'autres tableaux de Vermeer ainsi que de contemporains notoires. Sur le sens du drapé et des dégradés manifesté par le peintre, sur sa distribution concertée du flou et du net, sa maîtrise dans le choix des points de fuite, son usage des méplats, ses époustouflantes qualités de coloriste, l'analyste se révèle une source intarissable d'observations pertinentes. Il exprime ses aperçus critiques dans un vocabulaire abondant et précis, particulièrement apte à dénoter les riches effets de matière propres au génie hollandais.

Mais l'ouvrage n'est pas que d'érudition. Il vaut également par la thèse que l'historien d'art se propose de soutenir et qu'il place sous le patronage intellectuel d'Oscar Wilde, dont il livre en épigraphe la citation suivante: *«Il s'avère finalement que le Mensonge, le récit de belles choses fausses, est le but propre de l'art.»* Le récit que Michaël Taylor nous conte s'inaugure par un chapitre intitulé *La ville qui ne fut jamais*, dévolu à la terrible explosion d'une poudrière qui, en 1654, détruisit une partie de la ville de Delft et tua quelques centaines d'habitants. Or la toile de Vermeer consacrée à sa ville fut peinte vers 1660-61, à un moment où les dégâts de l'explosion n'étaient de loin pas tous réparés. Cette *Vue de Delft*, de laquelle émane une paix si profuse, à l'instar de la Hollande mentale songée par Charles Baudelaire dans son *Invitation au voyage*, et qui figure le paysage urbain avec une exactitude si méticuleuse (ou *pointilleuse* suivant le calembour pictural) est composée à partir d'un angle qui oblitère le drame récent et occulte toute trace de destruction!

Les subterfuges de la béatitude

À l'exception de ce tableau et de *La Ruelle* (1657-58), Vermeer, peintre rare, s'est employé pour l'essentiel à des scènes d'intérieur, d'où se dégage en première approche semblable impression d'*ordre, beauté, calme, luxe et volupté.* Tout comme dans le poème de Baudelaire, on y éprouve *«une temporalité lente que rien ne pourrait perturber»*. Grâce aux divers artifices techniques que Michaël Taylor décrit avec minutie, Vermeer confère *«aux choses et aux êtres cette présence immobile, et aux lumières ce semblant d'éternité.»* (1). Son univers ne s'ouvre pas sur l'ailleurs dont seuls des signes –cartes de géographie, reflets du jour extérieur filtrant par le battant d'une fenêtre à meneaux entrouverte ou fermée– parsèment les toiles. Or, au-delà de ces chambres si bien préservées, exemptes des clameurs du dehors et que le malheur semble ne devoir jamais cerner, l'époque est tragique: les Pays-Bas guerroient presque sans discontinuer contre l'Angleterre et s'attireront par la suite la convoitise vexée de la France louisquatorzième, acquittant dans cette âpre lutte pour l'hégémonie commerciale et maritime un lourd tribut de pertes et de ruines… Le contraste, décidément, est troublant.

Analysant méthodiquement plusieurs tableaux célèbres du peintre, Michaël Taylor en surligne certains traits permanents. Dans *La Courtisane* (1656) et la transaction triviale qu'elle suggère, il décèle un «mensonge agréable», un «fantasme enjôleur», les causes du rire ou les sujets de conversation nous demeurant imperméables. Dans la *Jeune Femme assoupie*, légèrement postérieure, matrice des représentations féminines à venir, il observe que Vermeer en quelque sorte peint le silence et, fréquemment, une *«jeune femme seule avec ses pensées dans un espace où rien ni personne ne fait intrusion.»* Il en découle selon lui un effet hallucinatoire d'acceptation de la réalité

Même si l'on s'abrite dans la fiction, cultivée par les peintres (dont Vermeer surchargé d'enfants) d'une Hollande havre de paix, alors que le prix des denrées s'envolait et que s'effondrait le marché de l'art, même si *«l'on retrouve toujours, quel que soit le décor* (…), *le même rêve d'une réalité hermétique aux maux du monde ou tout simplement à l'usure du temps»*, d'où résulte une extrême attention aux objets et leur quasi-magnification, jamais Vermeer ne permet que son tableau se transforme en anecdote ou en message. Tout au contraire, *«l'expérience que procure la vue d'un Vermeer est celle de significations en suspens, semblable à la sensation que nous ressentons en pénétrant dans une pièce où tout le monde se tait à notre arrivée.»* Nous sommes en position d'intrus; nous restons sur le bord, interdits, médusés. Nous voici face à *«un rêve qui scintille devant nos yeux et se dissout tel un mirage.»* En cela réside le mensonge expressément assumé du réalisme, d'après Michaël Taylor.

La clef du paradoxe

Il est certain que nous laisse durablement envoûtés cet art qui nous concède l'illusion d'une restitution de la réalité. L'univers pictural de Vermeer ne participe en rien de l'allégorie, du symbole, ni de l'imposition d'un sens, d'une signification cachée: voilà pourquoi il semble pouvoir nous guérir de l'abusement. C'est qu'il nous gratifie d'un monde sans arrière-monde; il extrait un état du réel où, dans ce moment-ci, tout est donné en pleine actualité. À chaque moment le réel actualise tout ce qu'il est en son inextinguible puissance de produire, –en langage spinozien: réalité et perfection sont une seule et même chose. Face au tableau, nous nous tenons alors, extasiés, dans la plénitude de la présence. À cette plénitude muette nous ne saurions refuser notre consentement.

La célébrissime *Vue de Delft*, peinte aux environs de 1661.

Pourtant, peut-être s'agit-il là d'un mensonge nécessaire. Expliquons-nous: il ne nous est pas accordé de contempler benoîtement le Tout étalé ou exposé devant nous, parce qu'à ce Tout il manquerait précisément nous-mêmes! Nous ne considérons jamais qu'une instanciation partielle de la totalité postulée. Cette instanciation, Vermeer a choisi de la représenter sans trace d'estafilade ni de fêlure. Or, dans la figure de ses plus illustres représentants, le Marc-Aurèle des *Pensées pour moi-même* ou l'Épictète du *Manuel* éponyme, le stoïcisme a rêvé un *Tout est bien, j'y adhère et m'y confonds*. Cette posture admirable autant qu'intenable nous confronte au paradoxe du bourreau: puis-je sensément épouser la souffrance que le bourreau m'inflige (que le bourreau soit bourreau véritable ou qu'il désigne, au gré des caprices du hasard, une calamité naturelle ou bien la tumeur corrodante et maligne, dépistée trop tard, qui me ronge les entrailles)? Et comment pourrais-je, sans vomir, sanctifier ce monde qui engendre de tels effets?

En vérité, comme Spinoza (ce parfait contemporain de Vermeer) l'a connu et fortement marqué, ce n'est pas tant des choses mêmes qu'il nous est loisible de tirer notre béatitude que de l'idée adéquate que nous nous en formons. C'est avec l'idée adéquate que nous pouvons coïncider, à celle-ci que parfois nous adhérons. Si, pour incarner le consentement à ce qui est, Vermeer a feint de nous présenter un univers saturé d'une satiété quiète sans rien à désirer au-delà, c'est que toute déchirure dans la fabrique du monde suscite un manque et cause la maladie de l'espoir. Or nous savons depuis l'anathémisé d'Amsterdam que l'espoir est mâtiné de crainte, c'est-à-dire qu'il entre en lui une part de passion triste.

Pour ceux que ce galimatias métaphysique impatiente ou rebute subsiste le recours silencieux de s'adonner, par le biais du livre ou le canal de la Toile, à la contemplation active des quelque quarante Vermeer authentifiés à ce jour. Et cette béatitude-là est inépuisable…

J.-J. M.

Michaël Taylor
Les Mensonges de Vermeer
Traduction de Richard Crevier
Biro, 2010, 176 p., Frs 47.10

1) Nous empruntons ces heureuses formulations à Laurent Wolf, qui assura la recension de l'ouvrage dans *Le Temps* du 1er mai 2010.

1) Dernière trace de cette épopée éditoriale, notre hommage (*Journal comme la lune*, 1998) est encore disponible en téléchargement au format pdf sur www.distinction.ch.

Qu'elle était belle…

TVRL, une passion lausannoise
Préface de Daniel Brélaz
Livret pédagogique de Jérôme Cachin
Cinémathèque suisse et Archives communales, 2010, coffret de 3 DVD, 76 h., Frs 82.–

Tous ceux qui l'ont connue s'en souviennent avec émotion. Une page Facebook perpétue sa mémoire. Le rédacteur en chef qui avait mission de la faire oublier vient de jeter l'éponge, dare-dare, moins d'une année après sa nomination. Elle reste inimitable. On ne peut que la regretter.

Elle, c'était la *Télévision de la région lausannoise*, démantelée l'an passé sous prétexte d'absurde réglementation fédérale, au profit d'une chaîne sans nom, qui se veut valdo-fribourgeoise au mépris du bon sens, de l'histoire, de la géographie et des traditions culinaires. Pourtant, TVRL offrait au public centre-lémanique un concentré exceptionnel de poésie télévisuelle, avec ses plans fixes sur le poêle en faïence du Conseil communal de Lausanne, lorsque le caméraman allait satisfaire un besoin naturel ou l'autre; avec son Jean-Marc Richard hirsute; avec ses comptes rendus exhaustifs du tournoi de ping-pong de la paroisse de Bellevaux; avec son «Info-région» qui nous montrait Katia ou Mike toujours à la recherche de la caméra ou de leurs notes; avec ses «grands entretiens d'Anne-Marie Philippe» qui nous faisaient nous goberger en sa compagnie dans les salons du Beau-Rivage; avec ses images du syndic en train de se curer le nez; avec ses micros-trottoirs où le passant complice s'ingéniait à donner des réponses tellement vaseuses qu'elles pouvaient coller à n'importe quelle question; avec ses débats politiques atteignant des sommets d'éloquence (souvent repris d'ailleurs pour le Grand Prix du Maire de Champignac).

On a appris récemment que la Municipalité ambitionne de ressusciter TVRL, afin de doter la ville d'une information digne de son renom à l'étranger, comme elle le fit autrefois avec son *Journal communal* (1). À point nommé, la Cinémathèque suisse et les Archives communales proposent un choix des meilleurs moments de TVRL, avec en guise de bonus d'intéressants témoignages, comme celui de Jean-Pierre Pastori, qui s'est fait filmer au milieu de la grande cheminée de la salle des Chevaliers de Chillon.

Ce coffret sera un cadeau de Noël idéal pour tous les foyers résidant aux alentours de la capitale vaudoise. *(C. S.)*

Devoir de souvenirs de vacances

Syracuse, 15 septembre 2010

Fume, c'est de la Science... vaudoise et fédérale

MÊME dans les meilleures familles, il y a parfois un rejeton qui ne s'intéresse pas qu'au sport (1), ou aux chanteurs de variété en devenir. Il est temps de chérir cet être d'exception en lui offrant, par exemple, un livre en rapport avec la science.

Dans cette perspective, il conviendra d'éviter la dernière vulgarité des lémuriens Bogdanov (2). Ceux-ci commettent un ouvrage intitulé *Le visage de Dieu*, qu'ils tentent de reconstituer en remontant le temps au-delà du *Big Bang*. Les chrétiens postulent que Dieu a créé l'homme à son image, espérons seulement qu'il n'ait pas la tronche des clowns Bottox, rien que l'option de le contempler durant une éternité ôte tout crédit à l'euthanasie.

À l'opposé, deux livres qui méritent largement le détour, sont parus durant l'année écoulée. Alors que deux ex-commissaires en sont les auteurs, il serait tentant mais faux de croire qu'il s'agisse de polars.

La Bulle universitaire

Le management à la sauce bolonaise est à l'Université ce que le western spaghetti est au néoréalisme italien. Non pas qu'il pleurniche sur le sort de l'Université des barons, des mandarins ou des nains succédant à celle des géants du roman de Swift, Libero Zuppiroli (3), professeur à l'EPFL, et ancien membre du Commissariat à l'Énergie atomique, publie aux Éditions d'En Bas, un livre à penser sur le devenir de l'Université et plus généralement de la formation.

L'Université de notre jeunesse était bien celle du 3e âge du capitalisme, héritière sclérosée de l'Académie du *seicento,* alors vitrine et laboratoire de la société marchande et marchante. Malgré ses tares, son rôle de reproduction des inégalités, elle a pu fournir les ingénieurs et les intellectuels dont les trente glorieuses avaient besoin et hissé la Suisse aux premiers rangs en termes de recherche et de formation. Dans le cadre de la globalisation, cette situation a évolué lorsque la mise en œuvre des accords de Bologne, puis de Lisbonne s'est conjuguée avec le copier-coller à tous crins du modèle universitaire américain (4).

C'est une pensée critique qui nous est offerte quand, en première partie du livre, l'auteur analyse la mue de l'EPFL en *the Swiss Institute of Technology Lausanne*. En observateur averti et bien placé, il passe en revue , avec un humour acéré, le désastre burlesque de l'application du *new total quality management* au système universitaire. La recette pourrait paraître somme toute assez simple: l'engagement de professeurs vedettes dont l'activité se décline en réseautage, levée de fonds, marketing et management. Ce monde du vedettariat et de ses corollaires financiers trouve son apogée dans l'avènement du campus *offshore* et sa contrepartie avec la précarisation de la condition des chercheurs de base et la désertion de l'enseignement.

Contrairement à ce qu'elle prétend faire, à forts coûts de communication, cette politique ne semble pas déboucher sur des découvertes comparables à celles des années quatre-vingts, réalisées dans les grands laboratoires publics et privés (5). Que l'on parle recherche, transfert de technologie ou création d'entreprises, ces activités pour être efficaces nécessitent de l'imagination, de la créativité, une pensée qui dépasse l'action et les réflexions stratégiques. Les professeurs vedettes-managers et leurs collaborateurs sous pression n'en ont ni le temps ni le format. C'est ainsi qu'apparaissent ce que Libero Zuppiroli appelle la science *bling-bling* et la recherche appliquée non applicable. La création d'entreprises est réduite à un discours fumeux sur le management de la technologie.

En 2e partie de son livre, l'auteur porte son regard sur le système universitaire européen et plus généralement l'école, lieu de convergence de toutes les angoisses. Celles des problèmes sociaux, qui y trouvent une réponse médicalisée, par exemple si elles s'expriment sous la forme de l'hyperactivité ou de l'obésité, ou psychologique si elles prennent le chemin des conflits, culpabilisant et isolant ainsi les individus. Un plaidoyer clair pour une école qui émancipe au lieu d'asservir. Si les États-Unis abritent de prestigieux instituts à la pointe de la recherche, notamment dans le domaine de la génétique, il n'en est pas moins vrai que près de la moitié de sa population accorde au créationnisme religieux le statut de vérité scientifique et réfute les théories de l'évolution. Il est ainsi urgent de se poser la question, sous-titre de l'ouvrage, faut-il poursuivre le rêve américain? Et l'auteur de conclure ainsi ce chapitre: *«En moyenne donc sur l'ensemble des universités, les Européens s'en sortent plutôt mieux que les citoyens des États-Unis. S'obstiner à vouloir poursuivre la destruction du système d'éducation sous de fallacieux prétextes revient à vouloir éduquer des cohortes de moutons dociles, tout prêts à être tondus par les puissances de l'argent.»*

La 3e partie du livre présente les principes fondateurs et le fonctionnement d'Utopia, une Université où l'on pense, fondée en 2014. Bon voyage!

Oh my God! Darwin et l'évolution

Éditée par les musées scientifiques cantonaux, le catalogue de l'exposition éponyme offre à lui tout seul un bien joli voyage dans le monde de la science et du rationalisme issus des lumières.

La première partie est l'œuvre du commissaire de l'exposition, le formidable et inoxydable conservateur du musée de Zoologie Olivier Glaizot. Le texte est limpide et agrémenté d'une quantité mirobolante d'exemples bien illustrés. Il conviendra à un large public, aux enseignants et aux zenfants qui aiment les zanimaux, dès qu'ils cessent de leur arracher les pattes et les ailes. Tous pourront y apprendre ce qu'est une espèce, un hybride, une mutation, la sélection naturelle ainsi que l'arbitraire et les limites de ces notions. Une explication limpide sur la différence entre une théorie et une croyance devrait éviter aux Vaudois, petits et grands, de tomber entre les griffes des créationnistes.

Cette partie se termine par la présentation de LUCA l'ancêtre commun hypothétique *(Last Universal Common Ancestor)*, qui devrait compter maintenant près de 4 milliards d'années. Celui-ci n'est heureusement pas le fruit des cauchemars de notre commissaire et montre que, tout comme les frères faussaires, certains scientifiques aiment à fricoter avec l'imaginaire religieux. Ce qui pose quelques questions:

• Pourquoi les biologistes partent-ils à la recherche du temps zéro, en imaginant une sorte de *Big Bang* de la vie sur terre?

• Pourquoi cette chose, qui au mieux doit ressembler à une bactérie avec un ADN de salicorne, porte-t-elle le nom d'un ange déchu ou d'un apôtre cocu?

• Pourquoi la roue de la vie qui met LUCA au centre, ressemble-t-elle méchamment à l'œil divin attaqué par la conjonctivite du courroux de celui qui vient d'apprendre qu'Eve a sucé la pomme d'Adam?

Nous pensions les questions d'existence et d'unicité propres aux théologiens et aux mathématiciens (6). Et quand les biologistes s'en mêlent, ces questions se lient. En effet, car si LUCA n'est pas unique alors il n'existe pas, par définition; et s'il n'existe pas, il peut difficilement être unique. Donc ils existent: on les appelait les frères Bogdanov!

La deuxième partie du livre situe la théorie de Darwin dans l'histoire des idées, riche en anecdotes elle relate les forces et courants qui s'opposèrent autour du concept d'évolution et de la question religieuse du dessin. On y trouve quelques éléments sur les apports de la science moderne, notamment la génétique qui était inconnue de Charles, et qui conduisent au néodarwinisme. Celle-ci est l'œuvre de Joëlle Magnin-Gonze conservatrice du musée de botanique.

O. M.

Libero Zuppiroli
La bulle universitaire
En Bas, 2010, 160 p., Frs 14.–

Olivier Glaizot & Joëlle Magnin-Gonze
Oh my God! Darwin et l'évolution
Musées cantonaux vaudois, 2009, 80 p., Frs 20.–

1) Le sport fait plus de mort que le cannabis. Un antidote à la propagande de l'homme sain peut être trouvé dans le livre du Dr J.-F. Chermann *K-O, le dossier qui dérange* (Stock, 2010), ouvrage largement ignoré par les médias, déjà submergés par les affaires de dopage et de corruption.

2) Bien que toujours surmédiatisés, Mario et Pipo se sont particulièrement agités dans le bocal à cristaux liquide ces dernières semaines. Cela après qu'un rapport du CNRS, rendu public par *Marianne*, eut conclu que leurs thèses de doctorat n'ont pas de valeur scientifique. Ils rejoignent ainsi la sorcière Teissier au Panthéon des charlatans.

3) Libero Zuppiroli s'est fait connaître par un public assez large en cosignant avec Marie-Noëlle Bussac et Christiane Grimm pour les photographies, deux ouvrages remarquables: un *Traité des couleurs* (2002, 408 p., Frs 128.–), pour l'instant épuisé après sa 3e réimpression, et plus récemment un *Traité de la lumière* (2009, 504 p., Frs 109.–), tous deux aux Presses Polytechniques et Universitaires Romandes.

4) C'était l'époque où le corps professoral de l'Université de Lausanne se battait avec véhémence à coup de pétitions contre la nouvelle appellation des bâtiments de son campus, alors que rôdait le secrétaire d'État Charles Kleiber, muni de son pot de vaseline bolonais.

5) Ces découvertes portent l'économie d'aujourd'hui, notamment dans les domaines de l'électronique et des produits pharmaceutiques.

6) En mathématique, ces questions se rapportent à des objets tels que, par exemple, les solutions d'équations.

Les jumeaux Bogdanov, avant et après leur dernière opération.

Yoann & Vehlmann
Alerte aux Zorkons *(Spirou et Fantasio 51)*
Dupuis, 2010, 56 p., Frs 18.60

Après pas mal de déboires et une dernière phase *manga* passablement navrante, le groom agité, le journaliste caractériel et l'écureuil angoissé sont repris par une nouvelle équipe. Les dessins de Yoann, nerveux à souhait, rappellent les meilleurs épisodes de Franquin. Sans être franchement raté, le résultat n'est pas encore probant, tant les auteurs ont voulu tout mettre dans cet épisode: le village et le comte de Champignac, Zorglub, le dinosaure, la jungle, l'antimilitarisme, etc. Le prochain épisode (sur la lune, 60 ans après Tintin) permettra de se faire une opinion.

Moebius
Arzak l'arpenteur
Glénat-Moebius Productions, 2010, 79 p., Frs 36.70

À lire ses récentes interviews, Moebius-Giraud situe sa place dans l'histoire de l'art quelque part entre Michel-Ange et Andy Warhol. On peut en rire, mais on est bien obligé de reconnaître que la patte du vieux maître reste sans équivalent. Cette suite d'*Arzach* (récit sans le moindre texte, paru en 1976 aux Humanoïdes Associés) en témoigne. Le dessin est somptueux, dans les détails mécaniques comme dans les scènes d'action, dans les gros plans comme dans les vues d'ensemble (ce qui n'est pas donné à tout le monde), servi par un tirage de qualité dans un grand format vertical (très cher aussi, il faut le reconnaître). La classique ambiance de SF, avec monstres en tous genres et lexique exotique, peut aussi bien se lire au deuxième degré, comme un prétexte à une balade au milieu de sublimes images, sans prendre l'auteur trop au sérieux.

Frano Petrusa
Guerre et match
Dargaud, 2010, 60 p., Frs 26.90

On trouve quelques albums consacrés aux guerres de Yougoslavie. Celui-là est un témoignage presque direct. Frano Petrusa est un jeune dessinateur croate. Ancien joueur de basket, il se souvient d'un entraîneur irascible, ancien combattant marqué par son expérience. L'éducation des garçons, le sport de compétition et la guerre s'enchaînent dans des allers-retours entre un match junior et le siège de Vukovar. Si le scénario met sur pied d'égalité les deux camps, et leurs causes également vaines, le dessin présente les «oustachis» de manière bien plus favorable que les hideux «tchetniks». La réflexion n'est pas très élaborée, mais elle témoigne d'un désir de revenir sur le passé récent. Petrusa possède un joli trait et un bon sens du mouvement, même si certaines pages sont très charbonneuses.

Baru
Fais péter les basses, Bruno!
Futuropolis, 2010, 125 p., Frs 35.90

Parmi ses nombreuses qualités, Baru a l'avantage de toujours parier sur l'intelligence de ses lecteurs, ce qui n'est pas si fréquent en littérature dessinée. Les ellipses, les allusions, les raccourcis font le charme de cette chronique sociale des années 2010: immigrants sans papiers, vieux et jeunes truands, joueurs de foot, garagistes et anciens combattants. Toute la France du populo des banlieues s'y croise dans une sarabande des crétins et des brutes épaisses. Peu de dialogues, mais rédigés à l'ancienne, les avocats sont des «bavards», et les naïfs des «ramiers». L'auteur rend hommage en prélude à ses inspirateurs: Georges L., Michel A., Lino V., Bernard B., Francis B. Ils sont faciles à reconnaître.

Meyer, Giroud & Lapière
Page noire
Futuropolis, 2010, 102 p., Frs 32.60

Deux scénaristes connus et un dessinateur qui se scinde en deux styles très différents (trait de plume classique et gouache) pour cette histoire expérimentale qui mêle (ou pas?) plusieurs niveaux de récit. Un écrivain agoraphobe et une critique littéraire acharnée s'affrontent, il y est question de littérature, du réel et de la fiction. On voudrait applaudir, ne serait-ce que pour la rareté de ces thèmes en BD; hélas les dialogues pèsent des tonnes, le contexte historique (Sabra et Chatila) est bâclé, et les clichés pleuvent comme les balles dans un vieux western.

Paolo Cossi
1432, le Vénitien qui découvrit le baccalà
Dargaud, 2010, s. p., Frs 26.90

Cet album est une illustration en BD d'un manuscrit du XVe. Un membre de la grande famille des Querini y racontait son naufrage en Norvège, qui lui fit ramener sur la lagune quelques portions du fameux *stockfish* scandinave. Après les pâtes, les Vénitiens revendiquent l'importation de la morue… La naïveté du dessinateur y dispute la palme à celle du préfacier (l'héritier de la noble famille semble découvrir l'existence des récits en images). Heureusement, un cahier de recettes clôt le livre, avec notamment une «morue au chocolat» qui rappelle quelqu'un…

Tronchet
Ça n'arrive qu'aux autres
Futuropolis, 2010, 2 vol. Frs 55.20 les deux

La jeune Prunelle est une idéaliste moderne, écologiste, naturopathe, antiraciste et aussi gaffeuse que célibataire. Sans comprendre comment, elle découvre que ses mésaventures quotidiennes font l'objet d'une série télévisée à succès. Le premier volume, dynamisé par un excellent scénario et des dialogues parfaits, rappelait l'humour cruel et passablement réac de Lauzier, de même que le dessin, paresseux mais pas gênant. Le second tome adoucit le ton en dotant la jeune oiselle d'une belle capacité d'adaptation. Notre époque est ainsi faite: la cruauté n'est plus de mise, et l'amour doit servir de conclusion. *(M. Sw.)*

Europe du Sud-Est

Bougreries ou Les choses à moitié

PARMI les traits les plus frappants que l'on rencontre en Bulgarie ressort une sorte de propension à la demi-mesure, comme un élan freiné, une volonté de rester à la surface, ou une non-envie d'achèvement. L'artisanat céramique, par exemple, fort répandu, est assez remarquable, mais il pèche souvent dans les finitions: le couvercle ne s'ajuste pas tout à fait au pot, le motif s'égare ou s'emporte plus qu'il ne se décline, le rebord s'épaissit jusqu'à bomber sur un côté. La cuisine est remarquable, notamment les salades, soupes froides et *guvetch* (mets préparés dans… des plats en céramique), mais elle s'arrête juste avant ce qui la pourrait faire délicieuse: l'olive ne pousse pas et les Bulgares usent donc de l'huile de tournesol, ils mangent du porc et du poulet plutôt que de l'agneau ou du bœuf, l'eau minérale est bonne mais non-gazeuse, le vin est bon mais de cépage banal: cabernet, merlot… (1). On s'arrête en quelque sorte juste avant la Méditerranée: les Bulgares sont plus chaleureux et amicaux que les peuples du Nord, ces protestants réservés, mais ils n'ont pas l'exubérance des méridionaux, ni même des Russes ou des Serbes. D'ailleurs, ils sont slaves, mais pas entièrement: les Protobulgares étaient plutôt un peuple originaire d'Asie Centrale, de souche turco-iranienne. Et le bulgare ne comporte pas de cas, contrairement aux autres langues slaves.

La Bulgarie est au cœur des Balkans, et pourrait s'en trouver enjouée; mais elle ne cultive pas les contacts avec ses voisins: indifférence polie envers les Roumains, respect méfiant envers les Grecs, rancune imaginaire envers les Turcs, paternalisme dédaigneux envers les Macédoniens, rivalité sourde envers les Serbes –comme si, tout en étant bien là et en le clamant, le pays tournait le dos de tous côtés. Tisser, pour les Bulgares, s'arrête donc au textile –dont l'industrie est toujours florissante– mais ne va pas jusqu'aux liens.

Par ailleurs, le pays est vieux, avec des moments de gloire médiévale, à l'époque des royaumes bulgares (681-1018 puis 1187-1386): mais il ressasse *ad nauseam* –on ne compte plus les monuments, les reliques, les jours fériés, les noms de rue qui y sont consacrés– SON fait historique, la Guerre de Libération contre les Turcs, comme si son histoire ne commençait qu'au XIXe siècle (et s'y arrêtait). De même, la Bulgarie fut le premier pays slave à disposer de l'écriture –en adoptant l'alphabet cyrillique– et pourtant sa littérature ne débute véritablement qu'au XIXe siècle, avec *Sous le joug* d'Ivan Vazov, un récit de… la guerre de libération contre les Turcs. Les anciens monastères, troglodytes ou non, sont innombrables mais même inscrits à l'UNESCO, ils ne sont pas particulièrement valorisés, simplement signalés. Quant aux vestiges de la civilisation thrace, ils sont riches et nombreux dans le pays, mais hormis un ou deux éléments significatifs, comme le fameux trésor de Panagiurishte, la période peine à intéresser les Bulgares, et dans les universités les chaires d'archéologie sont parmi les plus dégarnies.

La Bulgarie a une riche musique traditionnelle mais la musique qui y est aujourd'hui la plus populaire est la *tchalga*, une sorte de dance-folk-pop, qui, outre ses très piètres qualités en tant que genre musical et son côté superficiel, ne plonge pas du tout ses racines «folk» dans le patrimoine bulgare. Quant au patrimoine bâti, on ne voit pas ou peu dans les villes de bâtisses véritablement belles (au sens d'unité, de cohérence, ou de «fini»), mais, il faut le souligner également, aucune qui soit entièrement laide, même les constructions socialistes: il y a toujours, ici ou là, du fait d'une construction faite de bric et de broc, décrépie, constituée de divers matériaux, un détail intéressant. Car il peut aussi y avoir des avantages à cette tendance à faire les choses à moitié.

En matière politique, les Bulgares se sont débarrassés de leurs rois, mais pas tout à fait –Siméon de Saxe-Cobourg-Gotha (Siméon II), roi de 1943 à 1946, a été premier ministre entre 2001 et 2005. Alliés des nazis pendant la guerre, les Bulgares n'envoient pas de troupes se battre au côté des Allemands, et ne déportent pas leurs Juifs. Sans réellement participer à la guerre, et en appartenant plutôt au rang des vaincus, ils récupèrent et conservent la Dobroudja du Sud, région grenier, à l'issue du conflit. Communistes, ils ne connaissent pas de grand mouvement de dissidence. Après 1989, ils tournent le dos au communisme, mais sans révolution, lentement, et comme sans faire exprès. Ils se débarrassent de Jivkov, mais doucement (2). Voulant faire sauter le Mausolée de Dimitrov, ils doivent s'y prendre à quatre reprises avant d'y parvenir. Ils ont déboulonné les statues de Lénine, mais pas celles à la gloire de l'Armée Rouge. Ils ont gratté les symboles de la république populaire bulgare sur la Maison du Parti à Sofia, devenue le Parlement, mais si l'étoile rouge a disparu, on voit encore bien les gerbes de blé autour. Une fois convertis au capitalisme, ils ont moins plongé dans la vie à crédit que d'autres pays ex-communistes. Si leurs plages sont prisées, le bétonnage à l'espagnole des côtes est resté inachevé, avec des bâtiments construits à moitié. Pays de l'Est pauvre, ils ont pendant longtemps été sans populisme d'extrême droite (cela a changé récemment).

Certes, tous ces à-moitié sont loin de dresser un portrait entier du pays. Il y aurait bien d'autres choses à écrire en somme. Je ne vais pas plus loin. Je m'arrête là. Mais cela dit, si vous avez la chance de goûter au fameux yaourt bulgare, soyons clair: préférez, à l'allégé, le yoghourt au lait entier.

A. F.

1) En cherchant bien, heureusement, on peut trouver quelques cépages locaux, plus rares et moins populaires, mais excellents, comme le *mavrud*.

2) Arrêté en 1990, Todor Jivkov est condamné en 1992 à sept ans de prison pour corruption. Finalement acquitté en 1996, toutes les charges contre lui sont abandonnées à sa mort en 1998.

Après la bataille

La retraite stratégique

BON, on l'a lu dans les journaux helvétiques, entendu à la radio et vu à la télévision: le peuple de France exagère. Toujours en grève. Pas réaliste pour un sou. Pas conscient de ses privilèges. Pas capable de comprendre que les régimes de retraite doivent être réformés, et d'urgence. Ce peuple est, si l'on en croit la masse médiatique, un peuple crétin.

À la décharge des journalistes et des animateurs de débats, une population qui a cru à la Saint-Nicolas fait effectivement naître des doutes sur sa santé mentale. Mais bon, à ce régime-là, il n'y a pas grand monde qui s'en sort. Bunga-bunga, *tea party*, moutons blancs et j'en passe, cela démontre que le temps du sexisme, de l'homophobie et du racisme n'est pas révolu, mais cela ne dit rien du crétinisme. Non, plutôt que d'insinuer que les grévistes français sont des crétins, journalistes et animateurs ou animatrices de débats feraient mieux peut-être de ne se consacrer qu'à ce qu'ils connaissent, le sport par exemple.

L'analyse proposée par la masse médiatique du débat sur les régimes de retraite en France est en effet consternante. Rien sur ce que signifie l'existence de la retraite en société pour la population qui la reçoit. Aucune réflexion sur les avantages d'un système par répartition par rapport à un système par capitalisation (ce dernier étant très marginal en France). Pas l'ombre d'une réflexion sur le salariat ou sur les cotisations sociales. Pas un mot sur ce qu'est l'espérance de vie en bonne santé. Enfin, des mensonges à répétition sur l'âge de la retraite en France. L'âge de la retraite dépend en effet dans ce pays du nombre de trimestres de cotisation (il fallait prouver 40,5 ans de cotisation, il faudra en prouver 41,5 ans) et n'est donnée à taux plein, quel que soit le nombre de trimestres cotisés, qu'à 65 ans (67 ans avec la réforme). C'est comme si l'on disait en Suisse que l'âge de l'AVS est fixé à 62 ans pour les femmes et à 63 ans pour les hommes, âge auquel on peut anticiper la retraite en perdant des pourcentages de rente (6,8% par année d'anticipation). Bref.

Le leste livre de Bernard Friot vient à point nommé donner quelque hauteur au débat. Rejetant fermement l'idée qu'il y aurait un *«problème»* des retraites, ce sociologue propose une analyse originale du système des retraites en France basée sur deux constats principaux.

Friot relève d'abord que les personnes à la retraite sont souvent très actives, qu'elles produisent donc de la richesse. Selon lui, *«le bonheur des retraités au travail vient de ce qu'ils touchent leur pension alors même qu'ils sont libérés du marché du travail, de la production de marchandises sous la tyrannie du temps de travail»* (p 27-28). La retraite n'est donc ni un temps de deuil du travail salarié, ni un temps improductif. *«Nous pouvons produire libérés du marché du travail, des employeurs et donc des emplois, de la marchandise et de la valeur travail»* (p. 170).

Il insiste ensuite sur le fait que la pension de retraite en France n'est pas un revenu différé, mais un salaire continué, ce qui n'est pas qu'une simple différence rhétorique. *«Dans le revenu différé, tout se passe comme si la somme des pensions devait correspondre à la somme des cotisations passées de l'intéressé, comme si elles étaient un report de l'usage d'une part du salaire non consommée au moment de sa formation. Un tel mode de calcul des pensions* […] *légitime à tout moment le travail subordonné comme seul fondement du statut social. D'une part, il pousse à prolonger indéfiniment la durée du travail subordonné* […]. *D'autre part, il entretient les actifs et les retraités dans l'illusion que c'est une part de la valeur attribuée à leur travail comme actifs qui fonde leur pension comme retraité.»* (p. 42-43). Dans les régimes à répartition, comme l'AVS en Suisse, le montant des cotisations sert à payer les retraites aujourd'hui versées, ce n'est donc pas un capital sur lequel sera calculée la retraite. Changer les régimes de retraites pour les financer à l'avenir n'a donc comme l'explique Friot aucun sens.

Si le temps de la retraite est producteur de richesses, le montant de la rémunération des retraité·e·s repose sur la qualification personnelle de chacun·e. C'est un salaire à vie et en tant que tel c'est une *«alternative aux institutions du capital* […] *que sont le marché du travail, l'emploi, la valeur travail, la marchandise, le revenu différé garanti, la solidarité avec les victimes»*.

L'ouvrage, écrit par un sociologue spécialiste des questions de retraites, est bien documenté, quoique trop répétitif et inutilement polémique. On peut également faire un reproche plus fondamental à Friot, celui de désocialiser l'activité professionnelle en société, par exemple lorsqu'il plaide pour l'instauration d'un droit *«à partir de 18 ans* [à un] *salaire à la qualification à vie et qui trouve les appuis institutionnels permettant* [à une personne] *d'exercer en permanence sa qualification dans des entreprises parce que sa compétence est pleinement reconnue, son salaire, assuré, son insertion dans un réseau de paix, vivantes, son recours à des institutions représentatives, possible.»* (p. 171) Ce faisant, il passe à côté d'une analyse sérieuse en terme de rapports sociaux de sexe et de classe, oubliant par exemple que toutes les formes de travail ne sont pas reconnues comme telles en société –notamment le travail domestique– ou que l'accès à des qualifications dépend largement de la position dans la hiérarchie sociale. Curieux.

J.-P. T.

Bernard Friot
L'enjeu des retraites
La Dispute, 2010, 175 p., Frs 22.40

Evolution de l'orthographe en francophonie

Contamination

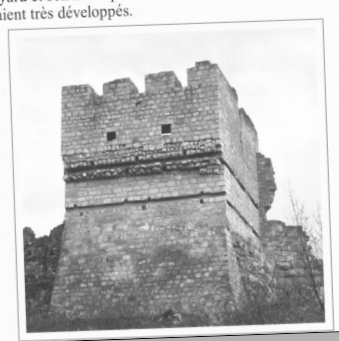
© AFP | Un guide montre un compteur Geiger enregistrant une radioactivité 35 fois supérieure à la normal alors qu'une touriste prend des photos devant le sarkophage du réacteur nucléaire de Tchernobyl.

www.24heures.ch, 22 septembre 2010

Effets à long terme

Un indéniable déclin

Tcherven est la ville médiévale la plus importante au 14 siècle dans la Bulgarie de Nord–Est. La ville avait son boyard et son métropolite. Les métiers et le commerce étaient très développés.



Aujourd`hui on peut voir les restes de la ville extérieure nonfortifiée et les murailles de la ville intérieure, les ruines du château du boyard, l`église de la métropole, et, dans la rue principale – des restes de maisons. Il y avait 11 églises et tout autour, dans les roches – de nombreux monastères. Pendant l`invasion ottomane Tcherven a été démoli, ce qui a entraîné son déclin.

Dépliant touristique sur la «Ville médiévale de Tcherven», édité par l'office du tourisme de Roussé, Bulgarie, octobre 2010

(Annonce)

En promotion

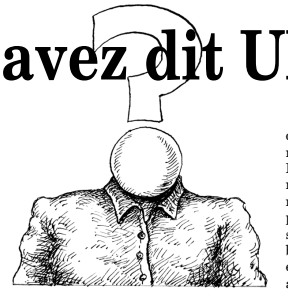
Autorités lausannoises: une cité sans ménagements

«Lausanne n'est pas la seule ville qui se soit laissé séduire par les promoteurs d'un City management aux objectifs purement mercantiles. Mais notre municipalité, elle, a cumulé les maladresses: imposition des commerçants pour financer le projet, dénigrement de ses opposants, gestion du poste de City management confiée à un privé ayant des intérêts particuliers, propositions d'actions laissant perplexes.»

Une brochure de 32 pages, gratuite dans certains commerces ou à télécharger sur www.supercitymanagement-nonmerci.ch/

Notules incrédules, croyances, errances

Vous avez dit UDC ?



JADIS, la fort mal nommée Union Démocratique du Centre s'appelait Parti des Paysans, Artisans et Bourgeois, le PAB. Mal nommée, avons-nous dit: comme jadis l'URSS (quatre lettres, quatre mensonges), la nouvelle appellation constitue un triple abus de langage. L'UDC n'est ni «unie» (voir les sécessions), ni «démocratique» (elle est présentement soumise à quelques caciques), ni «du Centre» (elle est clairement positionnée à droite).

En allemand, c'est déjà plus vraisemblable: on dit SVP. Non, je vous en prie, cela ne signifie pas S'il Vous Plaît mais: Schweizerische Volkspartei, Parti Suisse du Peuple. Voilà qui est déjà mieux. Sauf que peu de partis sont aussi *unschweizerisch*, aussi peu suisses que celui-là.

Qu'est-ce que la Suisse en effet? Une convention, un état d'esprit, une forme de consensus, un mariage de raison entre différentes communautés, des compromis parfois boiteux, parfois dénoncés comme «mous» par celles et ceux qui se croient plus dynamiques que les autres, une formidable capacité d'assimilation, de nombreuses traditions.

En réduisant en partie sa doctrine à ces dernières (cor des Alpes, lutte à la culotte, cloches de vaches, Guillaume Tell et j'en passe…), et en rejetant ce qu'elle prétend ne pas être suisse, l'UDC fait exactement le contraire de ce qui a constitué ce pays. Car bien plus que par son folklore et sa farouche volonté d'indépendance, la Suisse, dans l'esprit des constituants de 1848, se voulait respectueuse des minorités, tolérante, accueillante. Ceci malgré tous les hiatus, les imperfections, les dérives, provisoires ou non, lesquels pourraient faire l'objet de volumes entiers. Car ne nous faites pas dire que la Suisse voulue par les constituants de 1848 est parfaite.

Mais le prodigieux dérapage de l'UDC (ex-PAB) tend à ramener ce pays au système d'opposition tel que le connaissent certains pays anglo-saxons. À Londres, le parti qui n'est pas au pouvoir refuse systématiquement les propositions gouvernementales; par conséquent, au Royaume-Uni, une coalition n'est pensable qu'en temps de guerre. Or justement, la Suisse est née de guerres incessantes —contrairement à ce que prétend Orson Welles dans la fameuse réplique du *Troisième Homme*. Et c'est quand nous avons compris que nous ferions davantage d'argent en nous entendant tant bien que mal (et parfois tant mal que bien) avec nos voisins que la Suisse moderne est véritablement née. Étant tous plus ou moins étrangers les uns aux autres, nous avons une grande habitude des étrangers.

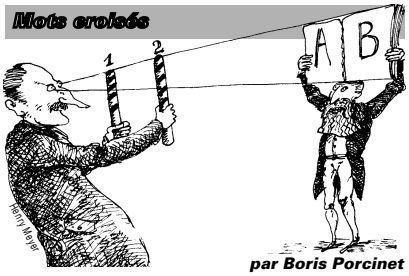
UDC: si elle tient vraiment à ce sigle, que n'en fait-elle une *Unschweizerische Demagogische Clique?* Et puis, et puis… que constatons-nous? Que les partis libéraux et radicaux, consubstantiels à la Suisse, ont récemment fusionné. Que les partis d'extrême gauche tentent de faire de même. Alors que la prétendue UDC a déjà ses dissidents, lesquels sont en train de s'organiser en nouveau parti… PBD, puisqu'on est dans les acronymes.

Une chose est sûre: la tête de montagnard qui orne le côté face de notre pièce de cinq francs représente un personnage (tiens, il porte un voile!) qui n'a jamais existé. Alors vive Guillaume Tell, mais n'oublions pas qu'il est aussi mythique que par exemple Œdipe ou Mickey Mouse.

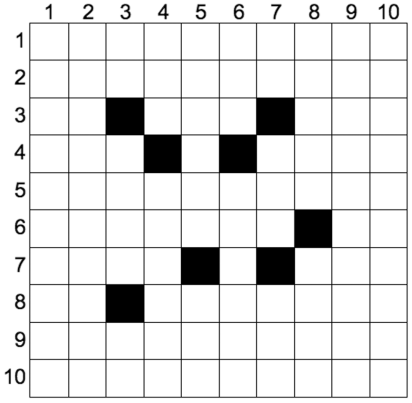
Surtout: la Suisse en laquelle l'UDC prétend croire n'existe pas.

Le reste est superstition. *(F. C.)*

Mots croisés



par Boris Porcinet



De gauche à droite

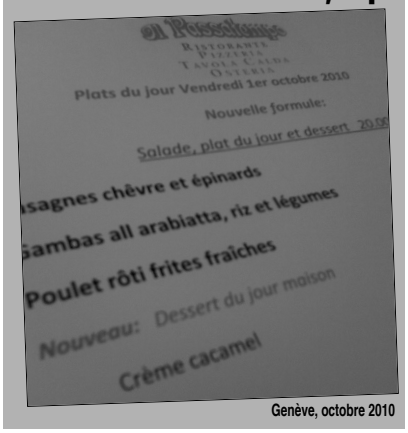
1. Capitale au pays des stars.
2. Entre quatre murs.
3. Bonheur vache – Bonheur des vaches – Le retour de la petite compagnie.
4. Silvio et deux de ses copines – Mise en bière.
5. Casserais menu.
6. Pour elle, après sa chute, la vie est un long fleuve tranquille – En transe.
7. Tu me le prêtes? – Frère pas forcément moche.
8. En fin de vie – Redonnait du jus.
9. Sert fort.
10. Personnes de contact pour qui n'en a plus tant.

De haut en bas

1. Sa police concurrence celle de Zurich et même la Vaudoise.
2. En froid avec la police, notamment à Zurich.
3. Se fait souvent prier – Vieille ville du sud de l'Italie – Tellement jardin français, et pourtant si anglais.
4. Interpelle quelque part au niveau du vécu – Journal à parution moins fréquente que *La Distinction*.
5. Mit en pétard – Un homme au forum de Rome.
6. Contredit – Élément.
7. Chêne en plaques – Ne vaut pas un euro, et de loin – Chevaux de transport ou transport de chevaux.
8. Fera une croix dessus – Bonheur de vaches.
9. D'où viens-je.
10. Des actions pour des obligations.

Gastronomie

Une formule sans dessert, svp



Genève, octobre 2010

Modes et genres

Le retour de la tonte

Femina, 13 décembre 2009

À nos braves et fidèles lecteurs

Une actualité aussi soudaine qu'imprévue nous oblige à reporter au numéro suivant la suite de notre feuilleton interminable, *Le calme plat*. Nous espérons que l'auteur et ses derniers lecteurs sauront nous le pardonner.

Remontée d'archives

1975: année de la femme

Femme, qui es-tu?

1975, année de la femme; on en a beaucoup parlé dès le début, on en parlera encore durant quelques semaines et qu'en restera-t-il? peut-être rien de plus qu'avant. Ce que certaines femmes réclament à grands cris, c'est d'être l'égale de l'homme, oubliant qu'elle est femme avant tout. Vous avez certainement déjà vu dans des journaux ou des revues illustrées, ces femmes, en rang de soldats, fusil à l'épaule, visage dur, yeux de haine, prêtes à tuer, pauvres et horribles femmes, formées ainsi par de diaboliques gouvernements.

La femme est la flamme du foyer et il faut que cette flamme scintille, brille, réchauffe et accueille; cette flamme-là ne peut venir que d'un cœur de femme vraiment femme, qu'elle soit épouse attentive, jeune maman, vieille mère ou grande sœur dévouée. Ne dit-on pas avec raison que lorsqu'on voit une famille heureuse, il y a là une femme qui s'oublie pour ceux qui lui sont confiés. Cet amour profond vient d'un foyer de vie intérieur intense; il ne peut apparaître et donner sa chaleur que par le dévouement, car on ne fait bien que ce à quoi on a consacré son cœur et sa pensée sans en négliger les moindres détails.

Le bonheur et la joie que la jeune fille, la jeune femme et la mère peuvent répandre au foyer, ne vient pas seulement d'un caractère aimable, — qualité déjà fort indispensable à la vie en commun, — mais d'une source plus profonde de perfectionnement. Il faut que la femme ait en elle-même, — ou qu'elle fasse tout pour l'acquérir, — le rayonnement de cette flamme qui reste sans cesse à entretenir, telle les Vestales de la Rome antique, qui nuit et jour devaient entretenir le Feu sacré, sous peine de mort.

Au contact de la tendresse d'une femme, le foyer est un abri, un nid bien doux où les vents mauvais n'ont pas de prise; le petit enfant s'y blottit, les grands garçons et les grandes filles aiment y revenir et retrouver leurs chères habitudes, le mari à son chez-lui, préféré à tout le reste. Et quel réconfort pour l'absent, il est sûr d'être attendu, guetté, espéré; la table est mise pour tous, le pain partagé entre tous, parce qu'une femme est toujours présente, fidèle à son poste.

Telle mère, telle fille, en général, oui! Autrefois surtout, le jeune homme qui cherchait compagne pour la vie s'intéressait aux qualités de la mère peut-être aux défauts aussi, avant de demander la main de la jeune fille; car une mère acariâtre et sans cœur ne peut pas avoir une fille dévouée et agréable; il y a aussi des exceptions.

S'il faut à toute jeune fille qui fonde un foyer de la santé, de l'intelligence et des connaissances suffisantes pour la bonne marche d'un ménage, il faut surtout de grandes qualités de cœur: amour, dévouement, don de soi, beaucoup de patience, de douceur, de gaieté, de bonne humeur.

Il faut aussi cultiver son esprit, former son caractère, l'améliorer, se perfectionner, lutter contre ses défauts, épanouir ses qualités.

Etre femme et le rester, c'est le bonheur sur terre. p.e.

L'Écho du Gros-de-Vaud, 15 décembre 1975

Chaque semaine ou presque toute l'actualité mondiale et lémanique sur www.distinction.ch

Aux origines du champignacisme vaudois

«Je repousse cette loi, parce qu'elle est en même temps facultative et obligatoire ; elle est amphibie, elle n'est ni chair, ni poisson.»

Député Paschoud,
séance du Grand conseil vaudois du 25 mai 1849,
débat sur l'introduction de l'assurance mobilière obligatoire

Candidat n° 1
«La majorité silencieuse se tait. Donc on appelle pour ces élections-là à ce que cette majorité silencieuse fasse entendre leur voix par une abstention massive dans les urnes.»
Jean-Luc Ardite,
président du parti du Travail à Genève,
supra RSR1-La Première,
10 novembre 2009

Candidat n° 2
«Nous nous bornons à autoriser des manifestations qui ont obtenu les autorisations des autorités.»
Thierry Saunier,
directeur des foires et salons
chez Beaulieu Exploitation,
in *Le Courrier*, 10 décembre 2009

Candidat n° 3
«À la faveur de la profonde crise que le monde traverse à l'heure actuelle, où se conjuguent ébranlement du modèle financier, remise en cause de l'État providence, incertitudes quant à l'environnement et interrogations identitaires, et qui à bien des égards doit être comprise comme la crise du paradigme culturel inventé dans le sillage de la Réforme, Micheline Calmy-Rey réinterrogera les opinions préconçues sur l'influence du calvinisme, lesquelles, en figeant un débat essentiel à la bonne compréhension d'enjeux tout à fait contemporains, nous empêchent de passer outre et d'avancer de manière constructive.»
Jean-Dominique Vassali,
recteur de l'Université de Genève,
courriel envoyé le 3 décembre 2009
à toute la communauté universitaire

Candidate n° 4
«Ce que je voulais ajouter à mon rapport figure dans mon rapport.»
Isabelle Truan,
conseillère communale libérale,
au Conseil communal de Lausanne,
9 décembre 2009, 19h31

Candidat n° 5
«M. [Yves] *Mugny a des arguments qui sont tellement faux que même l'inverse n'est pas vrai.»*
Bernard Stämpfli,
porte-parole de l'Aéroport
International de Genève,
supra RSR1, 2 janvier 2010,
vers 12h30

Candidat n° 6
«Le bourg de Saint-Prex, il faut y aller, sinon on n'y va pas.»
Jacques Rochat, élu,
au Conseil communal de Saint-Prex,
8 décembre 2009

Candidate n° 7
«Le gouvernement ivoirien n'est pas aveugle.»
Manuelle Perrenoud, clairvoyante,
supra TSR1, 8 décembre 2009

Candidat n° 8
«C'est un peu calme ce soir, c'est comme le Désert des Tartares sans les Tartares.»
Francis Parel,
chroniqueur spooortif,
supra RSR1-La Première,
19 décembre 2009, 19h02

Candidat n° 9
«En quelque sorte l'école, c'est un peu l'aéroport de la famille, c'est là où les problèmes décollent mais ils étaient déjà dans l'avion.»
Philippe Lavanchy,
chef du Service vaudois
de Protection de la Jeunesse,
supra TSR1, 7 janvier 2010

Candidat n° 10
«Nous tenons aux libertés individuelles, mais nous devons aussi soutenir le travail des forces de l'ordre pour sanctionner les impunités.»
Gilles Mestre, secrétaire politique
du parti libéral-radical vaudois,
in *Lausanne Cités*, 20 janvier 2010

Candidat n° 11
«Il est tout à fait innocent de ce qu'on l'accuse ! Pour preuve, on ne l'accuse de rien.»
François Longchamp,
conseiller d'État genevois,
supra RSR1-La Première,
12 janvier 2010

Candidate n° 12
«En fait, cette pilule n'est pas si dangereuse que cela. Son principal défaut est de provoquer des diarrhées. Les gens qui souffriront de la prise d'Alli vont donc arrêter d'eux-mêmes. Pendant quelques mois, il y aura sans doute un raz de marée.»
Anne Laurent-Jaccard,
médecin nutritionniste,
in www.lematin.ch, 6 janvier 2010

Candidat n° 13
«Et voici Ambrosi Hoffmann, le troisième des deux Suisses.»
Frédéric Jaton,
à Kvitfjell (Norvège),
supra TSR2, 6 mars 2010

Candidat n° 14
«La raquette du No 1 mondial est redevenue un sceptre. Sa crinière n'avait pas blanchi pour de vrai. La foire du trône reste ouverte, mais le roi de la jungle s'appelle toujours Roger Federer. Les battus d'hier seront peut-être les vainqueurs de demain, tant pis, tant mieux, que le meilleur gagne. [...] *Un Federer lancé est une gazelle au volant d'un éléphant, la puissance et la grâce, et toujours ces coups qui trompent énormément.»*
Patrick Turuvani, journaliste,
in *L'Express-Feuille d'Avis de Neuchâtel*, 1er février 2010

Candidat n° 15
«Est-il nécessaire de créer un maelström de dialogues de sourds face à ce secret de polichinelle ?»
Carole Coupy, éditorialiste,
in *L'Écho des Dranses*,
n° 141, février 2010

Candidat n° 16
«L'affaire catalyse un écheveau de questions, de doutes, de fuites en avant, de résistance face au besoin de se bâtir un destin qui voudrait échapper aux affres des cités dortoir et à l'inertie d'un biotope préservé des méfaits du progrès.»
Marco Danesi,
commentateur qui carbure,
in *Le Temps*, 22 mars 2010

Candidat n° 17
«La SSR est dans les chiffres rouges. Et avec des chiffres rouges, on ne voit pas l'avenir en rose.»
Roger de Weck,
in *24 Heures*, 19 mai 2010

Candidat n° 18
«Cette piste, elle n'est pas enterrée dans un tiroir.»
Roberto Bernasconi,
député socialiste bernois,
supra RSR1-La Première,
14 avril 2010, 7h33

Candidat n° 19
«Le premier ministre, François Fillon, a trouvé la parade en s'appuyant sur l'effondrement de la Grèce pour annoncer, jeudi soir, le gel des dépenses de l'État pendant trois ans et évoquer d'autres mesures de restriction.»
Jean-Noël Cuénod,
correspondant à Paris,
in *24 Heures*, 8 mai 2010

Grand prix du Maire de Champignac 2010 Règlement

1. **Le Champignac d'Or, honneur suprême, est attribué au premier élu.**
2. **Le Champignac d'Argent, gloire insigne, est attribué au deuxième élu.**
3. **Les lauréats sont exclus de la compétition pour les dix années ultérieures.**
4. **Une mention peut être décernée aux élus suivants. Une pensée émue est adressée aux autres candidats. Les mentionnés peuvent concourir l'année suivante.**
5. **Sont candidates toutes les personnes et institutions dont les fleurons d'art oratoire ont été sélectionnés au cours de l'année et publiés dans *La Distinction*.**
6. **Le Grand Jury, clandestin et incorruptible, désigne les candidats. Les membres du Grand Jury élus par le suffrage universel à des fonctions exécutives sont exclus de cette instance.**
7. **L'Académie champignacienne, composée des lecteurs de «La Distinction», attribue les prix. Les bulletins de vote doivent être déposés manuellement dans les urnes ad hoc (librairies Basta !, Petit-Rocher 4, Lausanne ; et BFSH 2, Dorigny) ou électroniquement sur le site http://www.distinction.ch (un vote par expéditeur). Ils peuvent également emprunter la voie postale («La Distinction», case postale 125, 1018 Lausanne 18). Tout cela jusqu'au 10 décembre à 18h30.**
8. **Les bulletins maculés, déchirés ou commentés seront annulés.**
9. **Le prix ne fait l'objet d'aucune correspondance, d'aucune communication téléphonique, ni d'aucune verrée. Le Grand Jury est incorruptible.**
10. **Les résultats seront proclamés le samedi 18 décembre à 11h30. Tout sera fait pour assurer la présence des récipiendaires à cette grandiose cérémonie...**

Candidat n° 22
«Les attaques coulent sur mon indifférence un peu comme l'eau chaude sur la cuisse de Jupiter.»
Sepp Blatter, dieu païen, supra RSR1-La Première, 18 mai 2010, vers 7h50

Candidat n° 23
«On n'a plus le droit de penser que l'homosexualité n'est pas normale sans passer pour un homophobe.»
Gregory Logean, président
des Jeunes UDC du Valais romand,
in *24 Heures*, 1er juin 2010

Champignac intergalactique

«Je donnerais ma vie pour continuer d'être l'entraîneur de l'Argentine.»
Diego Maradona,
in *Le Temps*, 30 octobre 2010

Candidat n° 20
«Je n'ai jamais été partisane de la fessée ou du martinet comme principe pédagogique. Cela doit rester un choix de ces femmes.»
Ada Marra, conseillère nationale
(PS-VD) et pro-sm léger,
in *24 Heures*, 6 mai 2010

«De tous côtés des voix s'enflamment pour essayer de calmer le jeu.»
La même,
supra RSR1-La Première,
23 mars 2010, 7 h35

«Il a transformé le mode de communication de l'évêché, avec ce style si familier, cette manière qu'il avait de dire : "Bon, je vais m'en griller une !" Je retiens aussi qu'il a été un des premiers à prendre les choses en main face aux scandales de pédophilie. Les solutions qu'il a proposées étaient un peu mitigées, mais il a eu le mérite d'engranger un mouvement.»
La même,
in *Le Matin*, 22 septembre 2010

Candidat n° 21
«Les attentats du 11 septembre 2001 se préparaient depuis longtemps. (...) *Ils ne sont pas tombés du ciel.»*
Jacques Baud, expert en sécurité,
lors du colloque sur la sécurité organisé
par la Société vaudoise des officiers,
Pully, 16 avril 2010

Candidat n° 24
«Je suis prêt à me rallier à une proposition qui va dans le sens de ce que je dis.»
Michel Mouquin, député radical vaudois, au Grand Conseil, 25 mai 2010

Candidat n° 25
«C'est un magazine bimestriel, édité six fois par an, à raison d'une parution tous les deux mois.»
À propos de la revue *Animan*,
in *Journal de Morges*, 7 mai 2010

Candidate n° 26
«L'Autriche, qui interdisait le don d'ovules mais qui autorisait le don de sperme, vient de se faire taper sur les doigts...»
Odile Pelet, avocate,
supra RSR1-La Première,
13 avril 2010, 18h14

Candidats n° 27
«Au cours des ans, un certain nombre de problèmes techniques liés à l'usure normale sont apparus, perturbant la bonne marche du temps.»
Jérôme Christen et Claude Lehrian,
municipal et chef de service,
in Rapport de gestion 2009
de la Municipalité de Vevey,
in *Le Matin*, 16 avril 2010

Candidate n° 28
«Or, l'école vaudoise a autant d'élèves très forts que les autres systèmes scolaires, mais davantage de trop faibles. Et le fait que l'on s'occupe des plus faibles leur permet d'être encore meilleurs.»
Anne-Catherine Lyon,
cheffe du Département vaudois
de la formation et de la Jeunesse,
in *24 Heures*, 16 mars 2010

Candidat n° 29
«Nous avons été tellement tenus au secret que le secret est devenu un vrai secret.»
Michel Desmeules,
syndic de Montricher, député radical,
au Grand Conseil, 1er juin 2010, 14h12

Candidat n° 30
«Pas le moindre indice, à supposer qu'elle ait, sur l'auteur potentiel et son mobile.»
Pierre Ruetschi, rédacteur en chef,
in *Tribune de Genève*, 26 août 2010

Candidat n° 31
«Franchement, quand j'ai appris qu'il y avait des gens qui voulaient réintroduire la peine de mort, mais j'ai été abattue.»
Maria Roth-Bernasconi,
conseillère nationale (PS-GE),
supra RSR1-La Première,
25 août 2010, 7h50

Candidat n° 32
«La prévention, c'est la mamelle centrale du droit pénal.»
Christian Lüscher,
avocat et conseiller national (PLR-GE)
supra RSR1-La Première,
5 août 2010, 8h15

Candidat n° 33
«Une véritable chasse à l'homme a débuté pour retrouver cette femme.»
Joël Marchetti,
journaliste de genre,
supra RSR1-La Première,
2 septembre 2010, 8h01

Candidate n° 34
«Il ne faut pas accorder un régime de faveur pour un gréviste de la faim.»
Esther Waeber-Kalbermatten,
conseillère d'État valaisanne
citée sur RSR1-La Première,
21 mai 2010, 19 h 02

Candidat n° 35
«...il faut pas vider le bébé avec l'eau du bain...»
Pierre-Alain Raemy,
commandant
de la police lausannoise,
supra RSR1-La Première,
30 août 2010, 8h13

Candidat n° 36
«Mais tant que ce n'est pas définitivement terminé, rien n'est vraiment fini.»
Stéphane Chapuisat,
ancien International,
in *Le Matin*, 5 novembre 2010

Candidat n° 37
«Le tunnel sous Saint-François a du plomb dans l'aile.»
Julien Magnollay,
chroniqueur de haut vol,
in *24 Heures*, 29 octobre 2010

Bulletin de vote pour le grand prix du Maire de Champignac 2010

Mes deux candidats sont :

..... n° ....

..... n° ....

À déposer dans les librairies Basta ! (Chauderon ou Dorigny) ou à renvoyer à l'Institut pour la Promotion de la Distinction, case postale 125, 1018 Lausanne 18.
Les abonnés peuvent également voter par Internet : http://www.distinction.ch

jusqu'au 10 décembre à 18h30

Scènes

Présence durable

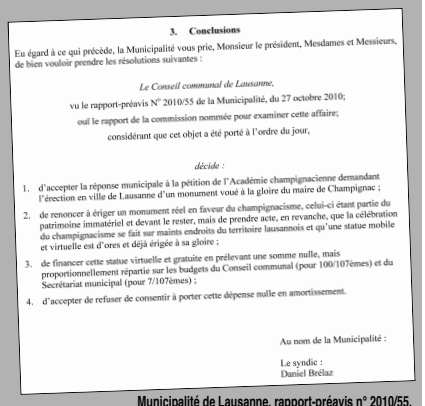
THÉÂTRE
Cinquante ans après sa mort, le comédien rend hommage à l'écrivain français à sa façon.

***Tribune de Genève*,**
7 octobre 2010

Le combat pour un monument champignacien

Le 27 octobre 2010, soit deux ans un mois et quatre jours après que le Conseil communal de Lausanne eut voté par 43 voix contre 26 une motion demandant à la Municipalité de préparer un préavis au sujet de la pétition «Un Champignac d'Airain pour Lausanne» déposée le 2 novembre 2007 et munie de 177 signatures, l'exécutif lausannois a publié sa réponse, négative évidemment.

La Municipalité, la ville tout entière ainsi que les champignaciens et champignaciennes de par le monde attendent désormais la prise de position du Conseil communal à propos de ce préavis.



3. Conclusions

Eu égard à ce qui précède, la Municipalité vous prie, Monsieur le président, Mesdames et Messieurs, de bien vouloir prendre les résolutions suivantes :

Le Conseil communal de Lausanne,

vu le rapport-préavis N° 2010/55 de la Municipalité, du 27 octobre 2010;

ouï le rapport de la commission nommée pour examiner cette affaire;

considérant que cet objet a été porté à l'ordre du jour,

décide :

1. d'accepter la réponse municipale à la pétition de l'Académie champignacienne demandant l'érection en ville de Lausanne d'un monument voué à la gloire du maire de Champignac ;
2. de renoncer à ériger un monument réel en faveur du champignacisme, celui-ci étant partie du patrimoine immatériel et devant le rester, mais de prendre acte, en revanche, que la célébration du champignacisme se fait sur maints endroits du territoire lausannois et qu'une statue mobile et virtuelle est d'ores et déjà érigée à sa gloire ;
3. de financer cette statue virtuelle et gratuite en prélevant une somme nulle, mais proportionnellement répartie sur les budgets du Conseil communal (pour 100/107èmes) et du Secrétariat municipal (pour 7/107èmes) ;
4. d'accepter de refuser de consentir à porter cette dépense nulle en amortissement.

Au nom de la Municipalité :

Le syndic :
Daniel Brélaz

Municipalité de Lausanne, rapport-préavis n° 2010/55, 27 octobre 2010. Texte intégral sur www.lausanne.ch